

SEQUENCE : LE PERSONNAGE DE ROMAN du 17^e siècle à nos jours.

Jean ECHENOZ, 14 (2012)

NOTA BENE. L'édition de référence est : éditions de Minuit (2012).

TEXTE 1 (chapitre premier, pp 7-8)

Comme le temps s'y prêtait à merveille et qu'on était samedi, journée que sa fonction lui permettait de chômer, Anthime est parti faire un tour à vélo après avoir déjeuné. Ses projets: profiter du plein soleil d'août, prendre un peu d'exercice et l'air de la campagne, sans doute lire allongé dans l'herbe puisqu'il a fixé sur son engin, un sandow, un volume trop massif pour son porte-bagage en fil de fer. Une fois sorti de la ville en roue libre, pédalé sans effort sur une dizaine de kilomètres plats, il a dû se dresser en danseuse quand une colline s'est présentée, se balançant de gauche à droite en commençant par suer sur son engin. Ce n'était certes pas une grosse colline, on sait jusqu'où montent ces hauteurs en Vendée, juste une légère butte mais assez saillante pour qu'on pût y bénéficier d'une vue.

Anthime arrivé sur cette éminence, un coup de vent tapageur s'est brutalement levé qui a manqué de faire s'enfuir sa casquette puis déséquilibrer sa bicyclette –un solide modèle Euntes conçu par et pour des ecclésiastiques, racheté à un vicaire devenu goutteux. Des mouvements d'air d'une aussi vive, sonore et brusque ampleur sont plutôt rares en plein été dans la région, surtout sous un soleil pareil, et Anthime a dû mettre un pied à terre, l'autre posé sur sa pédale, le vélo légèrement penché sous lui pendant qu'il revissait sa casquette sur son front dans le souffle assourdissant. Puis il a considéré le paysage autour de lui : villages éparpillés alentour, champs et pâturages à volonté. Invisible mais là, vingt kilomètres à l'ouest, respirait aussi l'océan sur lequel il lui était arrivé d'embarquer quatre ou cinq fois même si, ne sachant guère pêcher, Anthime n'avait pas été bien utile aux camarades ces jours-là – sa profession de comptable l'autorisant quand même à tenir le rôle toujours bienvenu de relever et dénombrer les maquereaux, merlans, carrelets, barbues et autres plies au retour à quai.

TEXTE 2 (chapitre troisième, pp. 26-27)

Dehors, fond sonore de dimanche : tout est plus silencieux qu'en semaine, à la façon de n'importe quel dimanche mais pas seulement, pas le même silence que d'habitude, comme si restait un écho résiduel des clameurs de ces derniers jours, des fanfares et des ovations. Tôt ce matin les plus vieux employés municipaux restés en ville ont fini d'évacuer les ultimes bouquets flétris, cocardes froissées, restes de banderoles, mouchoirs trempés puis séchés avant de passer la voirie au jet. On a remis aux objets trouvés quelques accessoires égarés, une canne, deux foulards déchirés, trois chapeaux cabossés, projetés en l'air dans la fièvre patriotique et dont on n'a pas retrouvé les porteurs légitimes : on attend qu'ils se manifestent.

C'est aussi plus calme car il y a moins de monde, notamment plus d'hommes jeunes dans les rues – ou alors des tout jeunes qui, communément certains que ce conflit sera très bref, l'ignorent et ne veulent pas s'inquiéter. Les quelques garçons de son âge croisés par

Blanche, d'apparence plus ou moins souffrante, ont été déclarés inaptes, du moins pour le moment – cela pourrait être provisoire mais ils l'ignorent aussi. Les myopes, par exemple, exemptés dans un premier temps et protégés par leurs lunettes, ne songent pas un instant qu'ils pourraient bien prendre avec elles un de ces jours un train vers l'Est, si possible équipés d'une paire de rechange. Semblablement avec les sourds, les nerveux, les pieds plats. Quant à ceux qui feignent de souffrir ou qui, forts d'un appui donc réputés inaptes, n'ont même pas besoin de feindre, ceux-là préfèrent ne pas trop se montrer pour le moment. Les brasseries sont désertes, leurs garçons de café ont disparu, il revient aux patrons de balayer eux-mêmes leurs seuils et leurs terrasses. Les dimensions de la ville pneumatiquement vidée de ses hommes paraissent ainsi s'être étendues : à part les femmes Blanche n'y voit que des vieillards, des gamins, le bruit de leurs pas sonne creux dans un costume trop grand.

TEXTE 3 (chapitre sixième, pp.48-49)

Le sac ne pesait d'abord, vide, que six cents grammes. Mais il s'alourdirait vite par un premier lot de fournitures réglementaires, soigneusement réparties et consistant en matériel alimentaire - bouteilles d'alcool de menthe et substitut de café, boîtes et sachets de sucre et de chocolat, bidons et couverts en fer étamé, quart en fer embouti, ouvre-boîte et canif, - en vêtements - caleçons court et long, mouchoirs en coton, chemises de flanelle, bretelle et bandes molletières -, en produits d'entretien et de nettoyage - brosses à habits, à chaussures et pour les armes, boîtes de graisse, de cirage, de boutons et de lacets de rechange, trousse de couture et ciseaux à bouts ronds -, en effets de toilette et de santé - pansements individuels et coton hydrophile, torchon-serviette, miroir, savon, rasoir avec son aiguisoir, blaireau, brosse à dents, peigne - ainsi qu'en objets personnels - tabac à rouler, allumettes et briquet, lampe de poche, bracelet d'identité à plaques en maillechort et aluminium, petit paroissien du soldat, livret individuel.

Tout cela semblait déjà pas mal pour un seul sac mais n'empêchait nullement qu'ensuite on arrimât sur lui, à l'aide de sangles, divers accessoires échafaudés. Au sommet, d'abord, sur une couverture roulée surmontant une toile de tente avec mâts, piquets et cordeaux incorporés, trônerait une gamelle individuelle - basculée pour obvier à l'entrechoc avec la tête-, à l'arrière un petit fagot de bois sec pour la soupe au bivouac serait calé sur une marmite fixée par une courroie remontant sur la gamelle et, latéralement, pendraient un ou deux outils de campagne sous leur housse en cuir - hache ou cisaille, serpe, scie, pelle, pioche ou pelle-pioche, au choix - ainsi qu'une vache à eau et une lanterne sous son étui de transport en toile. L'ensemble de cet édifice avoisinerait alors au moins trente-cinq kilos par temps sec. Avant qu'il ne se mette donc à pleuvoir.

TEXTE 4 (chapitre huitième, pp. 61-64)

Mais trop peu: sous les ordres aboyés, les premiers rangs d'infanterie ont dû abandonner cette voie pour se risquer ouvertement dans l'étendue d'avoine qui la bordait et, dès lors, non contents d'essayer les tirs venus de l'ennemi, ils ont commencé de recevoir

aussi dans le dos des balles imprudemment tirées par leurs propres forces, après quoi le désordre s'est vite installé dans les rangs. C'est qu'on était sans expérience, les accrochages commençaient à peine : ce ne serait que plus tard, pour pallier de tels impairs et se faire mieux repérer par les officiers observateurs, qu'on recevrait l'ordre de coudre un grand rectangle blanc dans le dos de sa capote. Cependant, tandis que l'orchestre tenait sa partie dans le combat, le bras du baryton s'est vu traversé par une balle et le trombone est tombé, très malheureusement blessé: le rond s'est resserré d'autant, et quoique en formation restreinte, les musiciens ont continué de jouer sans la moindre fausse note, puis comme ils reprenaient la mesure où se lève l'étendard sanglant, la flûte et l'alto sont tombés morts.

L'artillerie l'ayant secondé trop tard dans sa marche en avant, la compagnie n'a pas pu prendre l'avantage de toute la journée, ne cessant d'avancer pour se replier aussitôt. Enfin, au soir, dans un dernier effort elle a réussi à refouler l'ennemi au-delà du bois par une charge à la baïonnette : Anthime a vu, cru voir encore des hommes en trouver d'autres juste devant ses yeux, tirant aussitôt après pour dégager leur lame des chairs par effet de recul. Lui-même crispé sur son fusil se sentait maintenant apte à perforer, embrocher, transfixer le moindre obstacle, des corps d'hommes, d'animaux, des troncs d'arbres ou tout ce qui présenterait – disposition fugace mais absolue, aveugle, en excluant toute autre -, toutefois l'occasion ne lui en a pas été donnée. Il a continué de progresser en même temps que tout le monde, besogneusement, sans s'attarder sur les détails, mais ce terrain gagné ne l'a pas été longtemps : la compagnie s'est vue contrainte de battre en retraite aussitôt après, la position n'étant pas tenable sans renforts qui n'arriveraient pas. Tout cela, Anthime ne l'a reconstitué que plus tard, après qu'on le lui a expliqué, sur le moment il n'y a rien compris comme c'est l'usage.

TEXTE 5 (chapitre douzième, pp. 92-93)

Mais il n'y a pas que manger dans la vie.

Car dans l'ordre animal, en cas de conflit armé, figuraient aussi des éléments incommestibles parce que potentiellement guerriers, recrutés de force par l'homme puisqu'aptés à rendre des services – tels que d'autres chevaux, chiens ou colombidés militarisés, les uns montés par des gradés ou tirant des fourgons, d'autres affectés à l'attaque ou à la traction des mitrailleuses et, du côté volatile, des escouades de pigeons globe-trotteurs promus au rang de messagers.

Des bêtes il y en avait enfin, hélas, surtout, d'innombrables de plus petite taille et de plus redoutable nature : toute sorte de parasites irréductibles et qui, non contents de n'offrir aucun appoint nutritionnel, s'alimentaient au contraire eux-mêmes voracement sur la troupe. Les insectes, d'abord, puces et punaises, tiques et moustiques, moucheron et mouches qui s'installaient par nuées dans les yeux – pièces de choix – des cadavres. De tous ceux-ci l'on aurait pu encore s'accommoder mais l'un des adversaires majeurs, très vite, devint incontestablement le pou. Principal et proliférant, de ce pou et de ses milliards de frères on serait bientôt entièrement recouverts. Lui se révéla bientôt le perpétuel adversaire, l'autre ennemi capital étant le rat, non moins vorace et tout aussi grouillant, comme lui se renouvelant sans cesse, de plus en plus gros et prêt à tout pour dévorer vos vivres – même pendus préventivement à un clou-, grignoter vos courroies, s'attaquer jusqu'à vos chaussures

voire carrément à votre corps quand il est endormi, et disputant aux mouches vos globes oculaires quand vous êtes mort.

Ne fût-ce qu'à cause de ces deux-là, le pou, le rat, obstinés et précis, organisés, habités d'un seul but comme des monosyllabes, l'un et l'autre n'ayant d'autre objectif que ronger votre chair ou pomper votre sang, de vous exterminer chacun à sa manière – sans parler de l'ennemi d'en face, différemment guidé par le même but-, il y avait souvent de quoi vous donner envie de foutre le camp.

TEXTE 6 (chapitre quinzième, pp. 121-123)

Le docteur a ensuite classiquement développé ce discours à l'aide de rappels statistiques (le membre supérieur droit est, pour huit sur dix d'entre nous, le plus habile), d'anecdotes historiques (l'amiral Nelson ayant perdu son bras droit à Santa Cruz de Tenerife, puis ressenti les mêmes souffrances qu'Anthime, voyait en elles une preuve de l'existence de l'âme), de plaisanteries médiocres (c'est à l'annulaire de la main gauche qu'on installe une alliance, laquelle peut être enlevée : tout le problème du manchot infidèle), de comparaisons glaçantes (certains amputés du pénis ont fait part d'érections et d'éjaculations fantômes), de franchise clinique (l'origine de ces douleurs est aussi mystérieuse que le phénomène lui-même) et de perspectives mi-rassurantes (ça va passer tout seul, généralement ça diminue avec le temps) mi-inquiétantes (cela peut quand même aussi vous prendre vingt-cinq ans, ça s'est vu).

Et Paris, au fait, a conclu Monteil, vous y allez quand avec Blanche ? Et la semaine suivante ils arrivaient à la gare Montparnasse après qu'Anthime, dans le train, eut lu les journaux à fond. Il n'avait plus voulu, retour du front, s'intéresser aux événements, du moins n'avait-il plus manifesté la moindre attention à la presse – bien qu'en douce il la feuilletât parfois – mais là, dans leur compartiment, il a emprunté les quotidiens à Blanche et s'est plongé dans l'actualité de ce temps : la guerre au premier chef. Nous traversons donc sa quatrième année, après l'affaire spécialement meurtrière du chemin des Dames, la situation russe qui donnait des idées aux hommes et les premières mutineries. Anthime a lu tout cela très attentivement.

Blanche avait réservé deux chambres à l'autre bout de Paris, dans un hôtel tenu par des cousins, et à Montparnasse on a pris un taxi. Comme cette voiture passait devant la guerre de l'Est, on a distingué des partis de permissionnaires qui se croisaient, revenant de se battre ou y retournaient. Ces hommes paraissaient agités, peut-être ivres mais véhéments, l'air en colère, entonnant des couplets qu'on n'entendait pas bien. Anthime a demandé au chauffeur d'arrêter un instant l'automobile, il en descendu pour s'approcher du grand hall puis est resté un moment à observer ces groupes. Certains d'entre eux chantaient faux des refrains séditieux, parmi lesquels Anthime a reconnu l'Internationale – qui s'ouvre martialement par un intervalle de quarte ascendante comme pas mal d'hymnes et de chants guerriers, patriotiques ou partisans. Son visage est demeuré inexpressif, tout son corps immobile, cependant qu'il a levé le poing droit par solidarité, mais personne ne l'a vu faire ce geste.